

Théologie et vie chrétienne à partir du Psaume 51

Présentation et extraits de l'ouvrage : *Explication du Psaume LI par le docteur Martin Luther*, traduite du latin par Jean-Frédéric NARDIN, pasteur à Blamont, Société des Livres Religieux, Toulouse, 1842, 188 p.

Présentation

Une vraie surprise !

En ouvrant un des cartons de livres anciens généreusement donnés par l'Église Évangélique Libre de Gaubert, notre bibliothécaire David Gysel découvrit l'ouvrage mentionné ci-dessus, sans doute l'une des toutes premières traductions modernes en français d'une œuvre de Luther. Mais ce ne fut qu'une moitié de surprise, car cette Église, au centre d'un petit village de la Beauce a été marquée par le Réveil du XIX^e siècle et en porte encore les traces, notamment dans sa bibliothèque ancienne. L'édition de 1821 des *Sermons de Jean-Frédéric Nardin* en est une, ainsi que bien des ouvrages édités par la performante Société des Livres Religieux de Toulouse (plus de huit millions d'exemplaires diffusés en plus de soixante dix ans). Le pasteur Albert Greiner, spécialiste des textes de Luther fut immédiatement informé. Il confirma la valeur exceptionnelle de cet ouvrage « une œuvre importante qui aborde quantité de lieux théologiques et dont des extraits sont souvent cités... »¹. Ce texte, jamais réédité ne le sera apparemment pas dans un proche avenir étant donné sa longueur et son caractère particulier. Il nous a donc semblé utile d'informer nos lecteurs de son existence et d'en offrir quelques extraits.

¹. Lettre du 17 juin 2003.

L'ouvrage est passionnant, de la passion d'un Luther qui sait allier d'une manière si fascinante une exégèse serrée, une pensée théologique mûre et claire, et un combat vigoureux au sein des controverses de son temps. Mais nous y reviendrons. Les circonstances d'édition de l'ouvrage en question ont intrigué notre bibliothécaire, et nous vous faisons part de ses découvertes.

Le traducteur d'abord. Jean-Frédéric Nardin, pasteur dans le petit village de Blamont au Pays de Montbéliard, a exercé son activité entre 1714 et 1728, plus d'un siècle auparavant. Bien formé à l'École Latine de Montbéliard, dont la renommée s'étendait assez loin, on le savait lettré², et maîtrisant parfaitement le français, l'allemand (tous les pasteurs du « Pays » étaient formés au Wurtemberg dont Montbéliard était une principauté), latin, grec et hébreu, sans ignorer l'anglais³. Il a laissé un gros recueil de sermons⁴ qui a été édité après sa mort. Comment donc et où un tel travail de presque 200 pages imprimées a-t-il pu se conserver sous forme de manuscrit, puis se voir édité cent-quatorze ans après par une maison d'édition toulousaine marquée par le calvinisme du Réveil de Genève ? Le texte a sans doute été révisé, car le français de la première édition des Sermons de 1725, redondant et alourdi par des germanismes, ressemble assez peu à celui de notre ouvrage. Cela complique le problème de la valeur de la traduction du texte latin de Luther⁵. Ce n'est pas une traduction scientifique au sens où nous l'entendons. Le latin semble bien compris, mais la traduction amplifie, renforce à l'occasion.⁶

Les archives de cette maison d'édition ayant, semble-t-il, disparu, on ne peut savoir comment ce manuscrit est tombé entre les mains des éditeurs. Dans un article remarquable⁷, le professeur Jean-Yves Carlier⁸ signale que cette

² Voir la *Vie de monsieur Jean Frédéric Nardin, pasteur de l'Église de Blamont, par le pasteur Jean-Jacques Duvernoy*, éditeur de la seconde édition des *Sermons* de Nardin en 1754. Ce texte se trouve au début de toutes les éditions postérieures des *Sermons*.

³ D'après Duvernoy, il savait le Nouveau Testament grec par cœur. Il aurait aussi traduit en français un ouvrage de Bunyan.

⁴ Édités pour la première fois à Bâle en 1735.

⁵ Celui-ci se trouve aux pages 315 à 470 du volume 40 (II) de l'édition de Weimar des œuvres complètes de Luther.

⁶ « Repentance » est rendu par « vraie repentance », « doctrine, psaume » par « excellente doctrine, excellent psaume ». Il y a peut-être un accent piétiste : « culte » se trouve rendu par « vrai culte du cœur » (p. 2). La phrase latine en exergue sur la page de titre prévient-il le lecteur ? *Libellus sane dignus, qui in lucem prodeat. Salva styli emendatione*, un écrit utile pour l'édification mais qui ne prétend pas à la rigueur scientifique quant au style ? C'est le prédicateur qui s'exprime plus que le latiniste rigoureux.

⁷ « *Un grand éditeur protestant au XIX^e siècle, la Société des Livres Religieux de Toulouse* », à paraître aux *Annales du Midi*.

⁸ Maître de Conférence en Histoire Contemporaine à l'Université de Brest, spécialiste des manifestations du Réveil français du XIX^e siècle.

société était dirigée d'une manière très « familiale » par le pasteur Chabrand et les frères Courtois, banquiers de Toulouse, sans grand souci institutionnels. Cela a certainement assuré sa dynamique, mais n'aide guère les chercheurs qui travaillent avec les archives. Les seuls documents qui subsistent sont les rapports annuels de la Société (entre 1837 et 1901), imprimés et conservés à la bibliothèque de la Société d'Histoire du Protestantisme Français à Paris, ainsi que la correspondance échangée avec la British and Foreign Bible Society (aujourd'hui à la bibliothèque de l'Université de Cambridge) et la Société évangélique de Genève.

Le septième rapport, du 7 avril 1843⁹, signale simplement l'édition de notre ouvrage à 1500 exemplaires, parmi bien d'autres (95.000 exemplaires imprimés en tout pour l'année). Cette société d'édition était avant tout une œuvre d'évangélisation par la page imprimée, aucunement rentable sur le plan commercial et vivant de dons¹⁰ et des subventions de la famille Courtois. C'était donc une véritable militance en faveur du Réveil qui était à l'apogée de son dynamisme en ces années 1840-1850, un des fers de lance de ce remarquable mouvement dans nos pays francophones. Le but était de couvrir la France de Bibles, de traités religieux, de bons ouvrages de doctrine évangélique, de piété, et même de culture générale saine en multipliant les éditions et les diffusant par les nombreux colporteurs, les dépôts et en multipliant les bibliothèques locales populaires. Le vigoureux discours programmatique de Gaston de Félice, joint à ce rapport, nous transporte dans cette vision, déjà bien réalisée dans les faits en ce milieu du XIX^e siècle.

Mais cela explique-t-il l'impression et le financement de 1500 exemplaires d'un gros ouvrage de Luther, traduit du latin par un obscur pasteur luthérien du pays de Montbéliard un siècle auparavant ? Il se trouve que ce texte appuie, avec toute la vigueur et le génie de Luther, les points forts du Réveil, ses bases, ce qui en assure le dynamisme et l'offensive : l'attachement au texte biblique jusqu'à la lettre, la corruption totale de la nature humaine et le salut par la foi seule, sans les œuvres, une repentance sincère et profonde face à la réalité dramatique du péché, l'exaltation de la grâce et de l'œuvre du Saint-Esprit, et surtout un christianisme conséquent, du cœur, qui se traduit par une vie transformée, loin du formalisme religieux. Le texte est, bien évidemment, luthérien, et les

⁹. 51 pages, plus *L'appel aux chrétiens de France* de Gaston de FÉLICE, qui venait de rejoindre l'équipe Chabrand-Courtois.

¹⁰. Ces dons représentent une somme égale à la moitié des ventes en 1842.

éditeurs n'ont pu s'empêcher de faire une remarque à propos de la Cène¹¹, mais l'essence même de cet écrit, sa force et sa conviction, faisait bien certainement vibrer le cœur des militants du Réveil. Comme Luther face au catholicisme de son époque, ils étaient engagés dans des combats serrés au sein du protestantisme et l'évangélisation d'une France marquée dans sa chair par les révolutions et dans son esprit par les Lumières. Luther leur fournit les armes et un encouragement dont ils avaient bien besoin.

Qu'on est loin des querelles séculaires entre luthériens et calvinistes sur les sacrements et l'ecclésiologie ! Ces problèmes ont repris une place plus juste devant la mise en péril des fondements même de la foi.

Qu'un Jean-Frédéric Nardin ait consacré du temps et des forces au sein d'un ministère épuisant (il est mort à 41 ans) pour traduire cette œuvre, n'est pas étonnant non plus. Quand on lit le texte de Luther, on se retrouve en pleine atmosphère « nardinienne », au cœur de ses Sermons. Comme pour Luther, l'essentiel de la foi c'est « de connaître Dieu et de se connaître »¹². C'est là toute la force du Réveil : se connaître tel qu'on est, pécheur jusque dans sa nature profonde, et perdu ; découvrir le vrai Dieu juste, qui justifie le pécheur par sa grâce souveraine, et non l'idole que l'on se forge pour tenter de lui offrir nos œuvres morales et rituelles. La structure binaire constante de la pensée aussi : le contraste entre l'extérieur et l'intérieur¹³, le partage de l'humanité en deux catégories de personnes¹⁴. On retrouve le vocabulaire de Nardin¹⁵. La méthode même qui développe la pensée théologique au fil du texte biblique en se basant sur les mots et ayant à l'occasion recours à la langue originale. La véhémence, l'interpellation, la dramatique aussi.

¹¹. P. 105 : « Par respect pour l'œuvre de Luther, nous n'avons voulu faire aucun retranchement dans cet ouvrage ; mais nous croyons devoir avertir les lecteurs que cet illustre réformateur énonce dans ce passage sur la sainte Cène, et dans un autre sur les sacrements, une doctrine qui diffère de celle de nos Églises Réformées... »

¹². Ce psaume « renferme toute la doctrine céleste et spirituelle de la vraie connaissance de Dieu, de la connaissance de nous-même et de notre nature... » (p. 14-15).

« Voici les doctrines théologiques que David nous développe dans cet excellent psaume ; il nous parle de la connaissance de l'homme considérée théologiquement, et de la connaissance de Dieu considérée théologiquement ou par relation et par rapport à l'homme pécheur » (p. 16-17).

Pour Nardin, cf. Bernard HUCK, *Les sermons de Jean-Frédéric Nardin, pasteur montbéliardais (1687-1728), Piétisme et Réveil*, thèse présentée à la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg, 2000, p. 337ss.

¹³. « C'était le culte extérieur, mais le culte intérieur qui est la foi au Messie, culte du cœur et de la foi... » (p. 101).

¹⁴. P. 71.

¹⁵. Le mot « emblème » pour désigner les sacrements ; « Jésus le doux ami des âmes... » (p. 186).

Les premiers piétistes affirmaient que les vrais luthériens, c'était eux !¹⁶ Ils étaient convaincus de retrouver Luther, celui du « vrai christianisme », un christianisme « sérieux » dans sa foi et dans ses conséquences éthiques. L'orthodoxie sclérosée et les luthériens « pratiquants » de leur temps s'en étaient, selon eux, grandement écartés. La question de l'authenticité du luthéranisme du premier piétisme et de Jean-Frédéric Nardin reste en débat, mais le souci de Nardin de mettre à disposition du monde francophone ce texte dès 1720 et l'édition plus d'un siècle après par la Société des Livres Religieux de Toulouse sont des faits qu'on ne peut négliger. Un tel texte trouvera-t-il un écho favorable ou non dans notre public évangélique aujourd'hui ?

Quoi qu'il en soit, nous nous devons de signaler cette publication et en proposer quelques extraits.

Selon les recherches du pasteur Albert Greiner « il s'agit d'une partie d'un cours commencé le 5 mars 1532 et portant successivement sur les psaumes 2, 51 et 45, cours parsemé de pauses en raison de l'état de santé du Réformateur. La partie du cours relative au psaume 51 a été professée les lundis et mardis 10, 11, 17 et 18 juin, 8, 16, 22, 23 et 30 juillet et le 6 août 1532. Elle a été publiée seulement en 1538 sur l'initiative de Veit Dietrich d'après des notes prises par Georg Röser »¹⁷.

C'est donc bien d'un cours dont il s'agit. Deux fois, Luther fait allusion à son public : « Chers jeunes gens... » (p. 19), et « Vous qui devez être un jour pasteurs d'âmes... » (p. 176). Le texte latin, la référence à l'hébreu, à des catégories d'analyse rhétorique¹⁸, à des écrits théologiques contemporains (Sadolet, Scopiùs), montrent bien qu'il s'agit de leçons de théologie à de futurs pasteurs. La pédagogie de Luther et sa méthode sont frappantes. Sous couvert « d'explication du psaume LI », il estime que le psaume présente un exposé systématique et continu de la théologie évangélique, un « ordre admirable de doctrine » (p. 2). D'abord la justification (versets 3-11)¹⁹, puis la sanctification, la vie chrétienne (v. 12-19) et une prière finale (v. 20-21).

¹⁶ Cf. *Vie de Nardin*, de Jean-Jacques DUVERNOY, *op. cit.*

¹⁷ Lettre du 24 juin 2003.

¹⁸ « La grâce... doit être rapportée au *prédicament de la relation* (comme parlent les Logiciens) qui n'a selon eux aucune existence réelle, mais pourtant beaucoup d'efficacité. » (p. 128).

¹⁹ Nous indiquons la numérotation de nos bibles modernes. Luther emploie celle qui fait débiter le psaume après le titre, il est donc deux versets en retard.

Après une ample introduction (p. 1-17) où il présente les thèmes principaux du psaume en opposition à « la théologie naturelle sans la parole de Dieu » qui a une fausse idée du péché (le péché grossier de David et non la nature totalement corrompue), une fausse idée de la grâce (aide pour plaire à Dieu par les choses « extérieures » et non pas la grâce souveraine accordée à un condamné à mort), il développe en 110 pages la première partie du psaume qui traite « du péché, de la grâce, de la justification et des causes de la justification » (p. 128).

La justification, c'est d'abord une vraie et sincère repentance. Celle-ci ne peut provenir que d'une claire perception de la nature réelle de Dieu et de soi-même. Pour asseoir cette doctrine fondamentale, Luther consacre 26 pages au commentaire des premiers mots du psaume : « Ô Dieu, aie pitié de moi... ». Brisé par « le marteau de la Loi » David crie pitié et obtient miséricorde pour que ses crimes, gravés par « le burin de la loi », soient effacés (v. 3). Le verset suivant (v. 4) : « Lave-moi... purifie-moi... » montre, selon Luther, que le péché, bien qu'étant effacé, n'est pas aboli. La nature pécheresse subsiste et une purification constante est nécessaire. Ces pages (46-53) seront éditées dans le prochain numéro et éclairent le fameux *simul justus et peccator* luthérien. Les versets 5 et 6 dévoilent la cause seconde de la justification : reconnaître son péché. Elle est indispensable à la cause première (la grâce de Dieu en Jésus-Christ), comme la meule du dessous est indispensable à la meule du dessus dans un moulin. Mais il s'agit du péché de nature qui fait dire à David (v. 6) qu'il n'est rien que péché devant lui, ce qui fait apparaître Dieu comme seul juste tout en justifiant²⁰. La Parole seule peut révéler ce péché de nature dès la conception (v. 7), et non la raison naturelle.

Pour Luther, ce psaume, après avoir exploré les différents aspects de la justification (le « quoi ? »), considère ensuite les moyens de cette justification (le « comment ? »). Les versets 8 et 9 écartent la sagesse humaine, civile et politique, et le rituel mosaïque. Ceux-ci ont leur valeur, mais pas pour la justification qui relève d'une sagesse secrète, cachée, révélée et d'une purification intérieure. Le : « Annonce-moi... » du verset 10 est fondamental. C'est l'écoute de la parole évangélique qui conduit à la justification, et elle seule !²¹

Le verset 12 ouvre la deuxième partie du psaume selon la lecture de Luther (p. 128ss). Il distingue subtilement la grâce comme « prédicat » de Dieu pour le

²⁰. C'est ainsi que Luther rend et interprète ce verset difficile en accord avec sa citation dans Ro 3.4, p. 61 à 71.

²¹. Ces pages importantes seront publiées dans le prochaine numéro « Éloge de la parole et du ministère de la parole » (p. 114-120).

pardon et la justification gratuite, et les dons du Saint-Esprit comme qualité dont sont gratifiés ceux dont les péchés sont remis. Puis il discerne dans les versets 12 à 14 trois dons de l'Esprit indispensables aux justifiés : un esprit assuré, ferme (que seule la justification par grâce peut produire, les œuvres n'engendrant que le doute), un esprit de sainteté pour une vie éthique conforme à la volonté de Dieu, et un esprit « franc », plein de courage pour faire face à toutes les incompréhensions et persécutions que ce message ne peut que susciter. Ce sont là des voies nouvelles (v. 15), une conversion totale dans la lutte contre le péché.

Deux sacrifices seront le fruit de cette vie nouvelle : le sacrifice de louange (v. 16 et 17) devant la communauté ecclésiale (v. 16) et dans la confession publique de la foi, si risquée (v. 17, et le fameux texte de Ps 116. 20, si souvent cité par Luther). Le sacrifice d'humiliation (v. 18 et 19) qui est en fait le premier et révèle la vraie nature de Dieu : « le Dieu des humbles et des esprits angoissés ». La prière finale (v. 20 et 21) est la demande à Dieu qu'il bâtisse lui-même les murs protecteurs de cette doctrine et qu'il prenne plaisir aux sacrifices « de justice » évoqués précédemment.

Cette succincte présentation du commentaire sera-t-elle utile à nos lecteurs ? Il faut lire le texte en entier, pénétrer ainsi au sein des thèmes clés de l'Évangile redécouvert par Luther, et avoir le privilège de participer à l'un des nombreux cours que le docteur Luther dispensait à ses étudiants avec ferveur et passion. Dans le cadre de notre revue, nous proposons quelques extraits, sélectionnés par Albert Greiner et choisis pour leur vigueur et leur importance dans la pensée du Réformateur.

Bernard Huck, avec la collaboration d'Albert Greiner et de David Gysel.

Extraits

« Il est très important de lire, de savoir et de méditer ce psaume, parce qu'il contient une excellente doctrine sur les principaux points de la Religion Chrétienne ; les articles de la vraie repentance, du péché, de la Grâce, et de la justification, aussi bien que du vrai culte du cœur que Dieu demande de nous, y sont excellemment et divinement traités. Ce sont là des doctrines célestes qu'il n'est pas possible que l'homme sache, si le Saint-Esprit ne les lui révèle et ne les lui apprend. »²²

1. « David et le péché contagieux »²³

Mais venons au psaume : il nous propose la doctrine de la vraie repentance, et dans la vraie repentance il y a ces deux choses : *la connaissance du péché et la connaissance de la grâce*, ou pour me servir de termes plus connus, il y a la crainte et l'appréhension de la colère de Dieu ; et ensuite la confiance en sa miséricorde. Ce sont là les deux choses que David nous représente dans ce psaume comme dans un illustre et excellent tableau. Car au commencement de son psaume, nous le voyons travaillé par la connaissance de son péché, et affligé et chargé dans sa conscience. Mais sur la fin, nous le voyons qu'il se console par l'assurance et la confiance en la bonté et en la miséricorde de Dieu ; et dans cette confiance il promet qu'il enseignera les pécheurs afin qu'ils se convertissent aussi à Dieu. Ainsi il paraît que le prophète par une singulière conduite de l'Esprit de Dieu, a voulu nous laisser dans ce psaume, un sommaire de la vraie sagesse et de la nature de la religion céleste et divine, qui soit développée dans des termes clairs, et dans un sens intelligible, afin que nous puissions y apprendre ce que c'est que le péché, que la grâce, et toute la vraie et sincère repentance qui nous ramène à Dieu.

Il y a encore d'autres psaumes qui traitent de la même matière, comme le 32^e, le 130^e, etc., parce que David, quoique excellent maître dans cette céleste doctrine, demeure pourtant encore le disciple du Saint-Esprit, dans la pratique et dans l'exercice de ces grandes choses : car tous les hommes les plus éclairés et illuminés du Saint-Esprit sont pourtant toujours écoliers et apprentis dans la parole de Dieu, ils sont encore bien au-dessous de toute la hauteur de cette

²². P. 2, lignes 7 à 15.

²³. P. 4-18.

divine parole, et ils éprouvent et sentent qu'à peine ils ont puisé une petite goutte de cet océan et de cette mer abondante de l'Esprit de Dieu

Voilà en peu de mots quelle est la matière et quel est l'ordre de ce psaume ; nous devons maintenant dire aussi quelque chose du titre qu'il porte. L'histoire de l'adultère de David et du meurtre qu'il fut d'Urie, qui est rapportée (2 S 12), est assez connue ; et je ne doute point que le titre que ce psaume porte, n'ait donné occasion aux docteurs scholastiques d'expliquer ce psaume seulement de la personne de David, et des grossiers péchés qu'il commit en cette occasion. Car il semble que David parle de lui et de sa propre personne seulement, et en particulier du crime d'adultère et d'homicide qu'il avait commis, et c'est miracle qu'ils n'aient pas enseigné aux hommes de ne prier dans les paroles de ce psaume que dans le seul cas d'adultère et d'homicide, et qu'ils aient permis que ce psaume fut appliqué à toutes sortes de grossiers péchés ; mais ce en quoi ils s'écartent de la vérité, c'est qu'ils le restreignent seulement aux péchés actuels à cause du titre qu'il porte.

Mais nous ne devons pas nous arrêter là et regarder seulement aux péchés grossiers et extérieurs ; il faut faire attention et envisager toute la nature du péché, sa source et son origine, car ce psaume parle du péché tout entier et de sa racine, et non plus uniquement des actes extérieurs qui sont comme les fruits qui naissent de la main et qui sont produits par l'arbre du péché ! Car ce que David confesse qu'il a été conçu dans l'iniquité, ne regarde pas son adultère et son homicide, mais toute sa nature qui avait été corrompue par le péché. Cependant, nous admettons volontiers que ce péché de David est ici proposé comme un exemple de la grande corruption de l'homme, car dans ce péché, on découvre beaucoup d'abominations, outre son adultère avec Bathsébah ; car à son adultère il ajoute l'homicide, et encore avec cela, il tombe dans l'aveuglement ; il prononce un jugement rigoureux de mort contre celui qui avait ravi la brebis à son voisin pauvre et indigent, et il ne voit pas le péché digne de mort qu'il avait commis dans l'homicide d'Urie (qui était sans doute un homme de bien et d'une grande fidélité envers son roi) et dans le rapt qu'il avait fait de Bathsébah ; il voulait encore paraître saint et ami de la justice et de l'équité, en faisant voir son zèle contre celui qui avait ravi cette brebis à son voisin : c'était là sans doute aggraver son péché ; d'ailleurs, il procure non seulement la mort d'Urie, mais il est aussi la cause que plusieurs autres Israélites meurent dans l'action où Urie est tué ; il est la cause que le nom de Dieu est blasphémé, et outre les péchés commis contre le sixième et le septième commandement, il pèche aussi contre

le premier, le dixième et le troisième ; et il n'aurait pas manqué de violer aussi le cinquième commandement touchant l'honneur dû à père et à mère, s'il eût été de quelque obstacle à l'assouvissement de sa passion.

Et le péché que Dieu lui fait particulièrement reprocher, c'est celui-ci : tu as fait que les enfants de Hammon ont blasphémé mon nom ; car par l'échec que les enfants d'Israël eurent dans cette rencontre où Urie fut tué, les ennemis du peuple de Dieu furent enflés de leur succès, ils crièrent sans doute victoire à l'honneur de leurs faux dieux et au déshonneur du Dieu d'Israël comme d'un dieu impuissant qui ne pouvait délivrer ses adorateurs. Ainsi David est ici un éclatant exemple d'un pécheur qui a violé presque tous les commandements de Dieu, et qui pourtant n'aurait pas reconnu son péché, si Nathan ne fut venu auprès de lui, mais il voulait encore passer pour un roi juste et saint.

Ainsi le péché de David mis dans toute sa laideur est un exemple notable de la grâce, aussi bien que de la nature du péché. Et il est vrai que si l'Écriture Sainte ne nous rapportait cette histoire avec toutes ses circonstances, personne n'aurait pu croire qu'un homme si saint et si favorisé de Dieu eût pu tomber dans de si énormes péchés ; c'était lui qui avait établi et bien ordonné le service de Dieu par ses soins religieux, et par le mouvement et la conduite du Saint-Esprit ; c'était lui qui avait composé pour embellir ce service tant de si beaux et si excellents hymnes spirituels ; il avait conduit les guerres de l'Éternel avec succès et bénédiction, de sorte que Dieu lui avait rendu lui-même ce témoignage, qu'il était un homme selon le cœur de l'Éternel. Et même nous n'hésiterons pas à le comparer et l'égaliser à Moïse, à Samuel, et aux plus grands hommes de l'ancienne alliance. Pourtant, voilà cet homme si grand, si saint, qui tombe, non dans un léger péché, mais dans un abîme et dans un labyrinthe de plusieurs péchés compliqués l'un dans l'autre, et ce qu'il y a de plus dangereux, c'est qu'il s'endurcit dans son péché, il tombe dans la sécurité et dans l'impénitence, de sorte que si Nathan n'était venu le réveiller, il serait sans doute tombé dans le péché contre le Saint-Esprit.

Quand donc nous voyons une telle âme favorisée, qui était remplie du Saint-Esprit, illustre par une infinité d'œuvres excellentes de piété, et par une sagesse incomparable, qui même avait le don et l'Esprit de prophétie dans une abondante mesure ; quand, dis-je, nous voyons cette âme-là tomber si honteusement, cela nous doit servir d'exemple et de leçon et nous donner cette consolation, que si nous venions à être préoccupés et surmontés de quelques péchés, ou à être affligés par le sentiment de la colère et du jugement de Dieu, nous ne

désespérons pas de sa grâce qui s'étend sur les plus grands pécheurs. Car ici paraît magnifiquement la grandeur de la grâce et de la miséricorde de Dieu, qui est toujours prête à pardonner et à justifier les pauvres pécheurs pénitents et affligés, pourvu seulement que nous ne prenions pas cette grâce pour couvrir nos péchés, et pour nous flatter dans nos iniquités, mais que nous les reconnaissons et que nous avouions sincèrement. Comme il paraît aussi dans l'histoire de Saül, qui, quoiqu'il eût péché contre le commandement exprès de Dieu, en aurait eu le pardon, s'il n'avait encore voulu défendre et légitimer son péché, et s'il n'avait dit : *J'ai exécuté la parole de l'Éternel* ; ce qu'il répète pour la seconde fois lorsqu'il est repris par Samuel ; *j'ai*, dit-il, *pourtant obéi à la parole de l'Éternel, et je suis allé par le chemin par lequel l'Éternel m'avait envoyé* (1 S 15). C'est cette opiniâtreté qui fait qu'il entend de la bouche de Samuel cette triste sentence : *Parce que tu as rejeté la parole de l'Éternel, aussi l'Éternel t'a-t-il rejeté afin que tu ne sois plus roi*. Comme s'il eût voulu dire : Il est vrai que Dieu est toujours prêt à pardonner les péchés, mais à ceux qui les reconnaissent, et qui dans cette reconnaissance ne désespèrent pas, mais croient qu'il leur reste encore un accès auprès de ce Dieu qui a promis la rémission des péchés à ceux qui se repentiraient sérieusement de leurs péchés.

Ainsi, quoique nous établissions que ce psaume traite de tout péché en général, de sa source et de sa racine, nous n'excluons pourtant pas celui qui a donné occasion au titre de ce psaume, savoir l'adultère, et l'homicide commis sur la personne d'Urie ; car c'est dans le miroir de ces énormes péchés que David a occasion de connaître et de dépeindre toute la corruption de la nature, c'est ce qui lui donne matière et sujet de faire ces réflexions ; voilà, moi qui ai conduit si sagement le royaume de l'Éternel, qui ai établi un si bon ordre dans l'Église de Dieu, de sorte que *j'ai conduit ce peuple d'Israël en l'intelligence de mes mains* (Ps 78), j'ai été capable de tomber dans des crimes si honteux ; et par le souvenir de ces péchés grossiers, il était conduit à la connaissance de toute la masse de la corruption qui était en lui, comme s'il eût voulu dire, si donc moi, qui étais un homme si gratifié de Dieu, suis tombé comme du ciel aux enfers, n'est-ce pas à moi et aux autres un témoignage convaincant qu'il n'y a rien de bon en ma chair et en toute ma nature corrompue ?

C'est une grande science que de savoir que nous ne sommes rien que péché, afin que nous n'ayons pas des idées si froides et si relâchées sur le péché, que les docteurs du pape, qui ne tiennent pour péché que ce qu'on pense de contraire à la volonté de Dieu ; mais toi, chère âme, définis ainsi le péché ; dis, que le

péché est toute cette masse corrompue qui est mise dans l'homme par les pères et mères avant même qu'il soit capable de rien faire, de rien dire ou de rien penser. Voilà la racine du mal, et de cette mauvaise racine, il ne saurait venir rien de bon, qui soit tenu tel devant Dieu ; d'après cela, il est facile de faire la distinction du péché ; savoir, qu'il y a un péché par lequel toute la nature est corrompue et infectée et soumise à la colère de Dieu. Ensuite, il y a une autre espèce de péché que l'homme peut en quelque façon connaître ; ayant la loi qui lui indique le bien et le mal, il peut savoir que les vols, les adultères, les meurtres sont des péchés. C'est de ce dernier genre de péché que les lois politiques parlent, et contre lequel elles *agissent* aussi, quoique souvent d'une manière bien peu efficace.

Il est évident d'après cela que ce que disent les docteurs de l'école, que la nature de l'homme (*pura naturalia*) en elle-même est pure et droite, est un grand blasphème, quoique c'en soit encore un plus grand de l'assurer aussi de la nature des diables. Car si la nature était pure, qu'aurions-nous besoin de Jésus ? D'ailleurs, si l'homme de sa nature a une bonne volonté, s'il a un entendement droit après lequel et sur lequel la volonté peut se régler, si elle le veut, qu'aurions-nous donc perdu par la chute, et qu'est-ce que le Fils de Dieu est venu rétablir et restituer ? C'est pourtant là un sentiment que plusieurs docteurs, et de ceux qui veulent passer pour des maîtres, défendent et soutiennent que la nature et ses facultés sont dans l'intégrité et la droiture en elles-mêmes, que la volonté est bonne, quoiqu'elle pense et qu'elle embrasse quelques fois par malice, ce qui n'est pas véritablement bon et droit ; ils attribuent cette mauvaise disposition de la volonté à une malice survenante, et non à la volonté elle-même.

C'est contre ces opinions dangereuses qu'il bien faut nous munir, afin que nous puissions conserver la doctrine de la grâce dans sa pureté ; ce qui est impossible, si nous avons ces pensées erronées sur la nature de l'homme, et que nous ignorons le déplorable état dans lequel elle est tombée, car toutes les opinions monstrueuses de ces docteurs de l'ignorance ne sont venues que de ce qu'ils n'ont pas su ce qu'est le péché, et quel mal profond et universel c'est !

Mais nous, nous disons que toute la nature, avec toutes ses facultés est absolument corrompue. Adam, par la création, avait reçu une volonté droite et un entendement éclairé et juste dans tous ses jugements ; dans tout ce qu'il faisait, disait, voyait et entendait, il n'y avait que droiture, il s'occupait des œuvres extérieures et temporelles avec droiture et avec foi en son Créateur : mais

par la chute, cette volonté droite, cet entendement droit et toutes les puissances et les facultés de sa nature ont été corrompus, de sorte que l'homme n'est plus droit, mais il a été gâté par le péché, il a perdu la justesse et la droiture de son jugement sur les choses célestes, il n'est plus capable de rien connaître, de juger de rien que d'une manière contraire à la volonté et à la loi de Dieu. Maintenant l'homme ne connaît plus Dieu, ne l'aime plus, mais le fuit, le craint, le hait, et le regarde, non comme Dieu, c'est-à-dire, comme miséricordieux et bon, mais comme un juge et un tyran.

De cette perte que l'homme a faite de la connaissance de son Dieu, naissent une infinité de péchés ; quand l'homme est dans la prospérité, il vit dans la sécurité et dans un repos charnel, comme font nos adversaires qui persécutent la vérité dans la confiance qu'ils ont en leur puissance, croyant après cela que Dieu est disposé à se laisser fléchir et adoucir par leurs dévotions volontaires et par les peines qu'ils se donnent. C'est de là que sont venus les fondations des monastères, les établissements de tant de différentes règles et de tant de cérémonies, de messe, de pèlerinage, et d'autres choses insensées que la nature destituée de la lumière et de la connaissance de Dieu, s'est forgées, contre et sans la volonté et la parole de Dieu. Ne sont-ce pas là des indices bien certains que les puissances de l'âme sont absolument corrompues et aveugles dans ce qui regarde Dieu et son service ? Comme aussi dans l'Ancien Testament, on a des preuves de cette corruption de la nature, dans les différents cultes idolâtres qu'ils se forgeaient, dans le mépris qu'ils faisaient de la parole de Dieu et des vrais prophètes, et dans beaucoup d'autres péchés que Dieu par ses prophètes condamne dans son peuple ingrat.

Nous ne pouvons pas même assurer que les forces de la nature et ses facultés soient droites dans l'administration des choses civiles ; nous voyons quel mépris on fait des lois qui prescrivent le bien, quelle dissolution dans la discipline pour le maintien de laquelle Dieu a pourtant voulu qu'il y eut des lois et des magistrats ? Un médecin se trompe souvent dans le mélange de ses drogues et de différents ingrédients, et tue quelquefois par son ignorance le malade qu'il traite ; et même tous les membres de nos corps, nos yeux, nos oreilles et les autres organes de nos sens ont contracté des défauts par le péché, et ne sont plus si parfaits, si purs, si entiers qu'ils étaient en Adam avant la chute : cette corruption de nos sens, même extérieure, est visible ; que n'est-ce donc point par rapport au spirituel ?

Nous sommes donc par le péché entièrement détournés, éloignés et ennemis de Dieu, et nous n'avons plus de lui aucun sentiment que comme d'une idole morte. Si vous considérez Cicéron et ces autres grands hommes dans les républiques, vous trouverez sans doute qu'ils ont conduit les choses et qu'ils se sont acquittés de leurs devoirs d'une manière louable ; mais si vous entrez dans leurs cœurs et dans leurs intentions, vous remarquerez qu'ils n'ont fait tout cela que par le désir de la gloire, selon cette devise commune parmi eux : *le désir de la gloire est le seul beau feu qui puisse brûler une âme*. N'est-ce pas là encore une triste marque du défaut de connaissance d'un Dieu, qui est le seul que nous devrions servir par pure obéissance dans notre vocation, et non pas chercher notre propre gloire. Mais tout le contraire se fait, nous ne cherchons pas la gloire de Dieu, mais la nôtre propre, non seulement dans toutes les créatures, mais en Dieu même et dans les choses divines. Tout de même, ceux qui vivaient dans une grande continence et tempérance, avaient pour but d'établir leur propre gloire et non pas de suivre la volonté de Dieu.

Ainsi, voilà notre état ; c'est que nous sommes nés dans le péché, et que nous y avons été conçus ; c'est ce que dit David et ce qu'il avait appris par son expérience ; c'est pourquoi il dépeint le péché comme une corruption de toutes les facultés et les puissances intérieures et extérieures de l'homme, de sorte qu'il n'y pas un seul membre dans l'homme qui fasse son devoir comme avant la chute : mais étant déchus de l'union avec Dieu, notre conscience est devenue entièrement mauvaise, nous sommes tombés sous la puissance de la mort, des maladies et des misères, selon la menace que Dieu avait faite à l'homme : *Dès le jour que tu mangeras du fruit défendu, tu mourras de mort*.

Mais cette doctrine et cette science ne s'apprend que par la parole de Dieu ; les nations privées de cette parole, quoiqu'elles aient été au milieu de toutes ces misères qui sont les fruits du péché, n'ont pourtant rien su de cela ; elles regardaient la mort comme une nécessité naturelle, et non comme une peine du péché ; de sorte que ne connaissant point la source, elles ne pouvaient pas juger de l'état de l'homme et de sa nature, ni ne savaient pas d'où venaient toutes ces misères et ces calamités. Mais c'est de cette corruption profonde de toute la nature que notre psaume traite ; il ne parle pas seulement de cet exemple du grossier péché de David, mais il renferme toute la doctrine céleste et spirituelle de la vraie connaissance de Dieu, de la connaissance de nous-mêmes et de notre nature, aussi bien que de la nature de la grâce, du péché, etc. C'est pourquoi nous devons croire que ce psaume est une doctrine générale pour tout le peuple

de Dieu, depuis le commencement du monde jusques à maintenant, dans laquelle David ou plutôt le Saint-Esprit, nous instruit de la vraie connaissance de Dieu et de nous-mêmes ; il étale cette double connaissance d'une manière magnifique, car 1° il nous dépeint le péché sous ses vraies couleurs ; 2° il montre ce qu'est la grâce sans laquelle le désespoir suivrait la connaissance du péché.

Or, il faut remarquer que cette connaissance du péché n'est pas une simple spéculation, ou une idée de l'imagination ; mais, que c'est un sentiment, une expérience vivante et un douloureux combat du cœur, comme David le témoigne dans ces paroles : *je connais mon iniquité*, c'est-à-dire, je la sens, je l'éprouve dans sa laideur et dans son poison. Car c'est proprement ce que le mot hébreu connaître emporte, il ne signifie pas seulement comme le pape l'enseigne, ramasser et recueillir en un tas ce qu'on a fait, ou ce qu'on a commis du mal ou de bien, pour l'aller jeter sur un confesseur ; mais c'est sentir, c'est éprouver dans sa conscience le fardeau insupportable de la colère de Dieu ; et la connaissance du péché n'est autre chose que le sentiment du péché dans le cœur ; et un homme pécheur ou qui connaît ses péchés, c'est une âme qui est pressée en sa conscience, qui est angoissée et qui ne sait de quel côté se tourner.

Nous ne considérons pas ici l'homme dans son être physique, selon lequel il est une créature raisonnable, composé d'une âme et d'un corps ; mais nous le considérons comme un homme pécheur, qui est l'endroit par lequel la théologie traite de l'homme ; et c'est là proprement la substance théologique de l'homme, et de laquelle un théologien et la théologie s'entretiennent et parlent, afin de faire sentir à l'homme que toute sa nature a été corrompue par le péché : ce que venant à sentir, il tombe dans le désespoir qui le précipite dans l'enfer : car que peut faire l'homme en la présence d'un Dieu juste, lorsqu'il vient à voir et à découvrir toute sa nature horriblement tachée et opprimée par le péché, et qu'il n'y voit absolument rien sur quoi il puisse s'appuyer, mais que tout le laisse tomber dans le néant et dans le vide de toute justice ; nécessairement à cette vue, le désespoir s'empare de lui.

Mais quand on sent ainsi ces choses dans son âme, alors doit suivre l'autre connaissance qui est celle de la grâce, qui n'est pas non plus une simple spéculation, mais qui est toute réelle et expérimentale, par laquelle l'homme apprend, éprouve et sent ce que c'est que la grâce, que la justification, et quelles sont les intentions charitables de Dieu envers une pauvre âme ainsi abîmée par le péché sous les chaînes du désespoir et sous le sentiment de la colère de Dieu, savoir que ses intentions sont de le retirer de cet état par Jésus-Christ, et de le rétablir

en liberté. C'est alors qu'une âme abattue commence à se relever, et qu'embrasant avec joie et avec empressement ces offres de grâce, elle se dit à elle-même : si je suis un malheureux pécheur en moi-même, en Jésus-Christ je ne suis plus pécheur, parce qu'il m'a été fait justice ; ainsi je suis juste, et juste par Jésus-Christ le juste et le justifiant, et qui est appelé Celui qui justifie, parce qu'il a été envoyé aux pauvres pécheurs, et que c'est à eux qu'il appartient proprement.

Voilà les connaissances et les doctrines théologiques que David nous développe dans cet excellent psaume ; il nous parle de la connaissance de l'homme considéré théologiquement, et de la connaissance de Dieu considéré théologiquement et par relation et par rapport à l'homme pécheur. Car le vrai sujet de la théologie, c'est l'homme coupable et perdu, et ensuite, Dieu justifiant et sauvant cet homme perdu. Tout ce dont on dispute dans la théologie, outre ce principal sujet, n'est qu'erreur et poison. Car le but de toute l'Écriture sainte, c'est de nous manifester et de déployer la grandeur de la bonté et de la miséricorde de Dieu, qui, par le moyen de son Fils a rétabli dans la justice et dans la vie, la nature humaine qui était tombée dans le péché et dans la damnation.

Il ne s'agit donc point ici de la vie corporelle, de la manière dont on doit s'occuper des affaires de la vie, dont il faut gouverner une famille et lui procurer les choses nécessaires par son travail ; mais il s'agit ici de la vie éternelle et à venir, d'un Dieu qui justifie, qui rétablit, et qui vivifie, et d'un homme qui était tombé de la justice et de la vie, dans le péché et dans la mort ; celui qui poursuivra bien ce but et cette fin en lisant l'Écriture sainte, la lira avec profit et édification.

Voici donc une connaissance théologique nécessaire à l'homme, savoir que l'homme se connaisse, c'est-à-dire, qu'il sache, qu'il sente, qu'il expérimente en soi-même, qu'il est coupable de péché et qu'il est sujet et soumis à la mort ; ensuite qu'il sache et qu'il éprouve que Dieu est un Dieu qui justifie et qui rachète un pécheur, qui se connaît ainsi. Quant aux autres soins que les hommes qui ne se connaissent point prennent, et auxquels ils s'occupent, abandonnons-les aux politiques, aux médecins, à ceux qui sont en famille, etc. ; ici nous devons particulièrement nous occuper de l'homme pécheur, et de la manière dont Dieu le sauve.

2. « Dieu »²⁴

L'Esprit de Dieu (...) nous donne une admirable description de Dieu, et plus pleine de consolation qu'il n'y en a jamais eu dans la parole de Dieu. Nos docteurs scolastiques définissent et décrivent Dieu par des comparaisons et des emblèmes, ils disent que c'est un centre qui est partout, et une sphère qui n'est nulle part ; mais ce sont là des descriptions et des définitions mathématiques et physiques que nous laissons à d'autres. Pour nous, nous voulons chercher des descriptions théologiques de Dieu, qui ne sont point des descriptions de son essence incompréhensible, mais des manifestations de sa volonté et de ses inclinations pour les hommes, et de ce qui lui plaît, ou qui ne lui plaît point. Ce n'est pas connaître un prince, que de savoir qu'il est riche et puissant, mais c'est quand on entre dans la connaissance de ses volontés et de ses secrets. Nous avons, il est vrai, devant nos yeux les œuvres de la création, par lesquelles nous voyons la puissance de Dieu, mais le principe est de savoir pourquoi et à quelle fin il a créé tout cela. C'est ce que ce psaume nous apprend d'une manière bien consolante, quand il nous le dépeint comme un Dieu qui n'a pour tout but dans ce qu'il fait, que d'aimer et d'avoir un œil de grâce ouvert sur les cœurs contrits, affligés et troublés, et qui se déclare pleinement le Dieu des humbles et des âmes angoissées. Celui qui comprendra bien cette définition, sera un bon théologien. Car Dieu ne peut pas être compris à l'égard de sa puissance et de sa Majesté. Mais cette description que notre psaume nous donne de Dieu, nous manifestant sa volonté, nous apprend que Dieu n'est point un Dieu qui veuille la mort, qui veuille la perte, mais le salut des âmes ; qu'il n'est point l'ennemi des humbles et des pauvres pécheurs perdus, mais leur ami et leur secours, en un mot, que c'est un Dieu qui veut la vie, le salut, le repos, la paix, la consolation et la joie éternelle des âmes.

Le prophète donc console ici tous les pauvres cœurs affligés, en les assurant qu'on ne saurait présenter à Dieu un sacrifice qui lui soit plus agréable, que lorsqu'ils sont épouvantés et affligés, et que dans leurs craintes et leurs frayeurs, ils s'assurent que ce Dieu est un Dieu propice et favorable aux pauvres affligés. Voilà la sagesse qui surpasse toutes les autres, c'est une sagesse divine que le Saint-Esprit seul peut enseigner. Car les sentiments naturels du cœur sont ceux-ci : Je vois que j'ai péché, j'en suis affligé et rempli de douleur, ainsi j'ai un Dieu

²⁴. P. 174-180.

courroucé et irrité qui n'a point de grâce et de bonté pour moi. C'est ainsi que la raison, lorsqu'on ne connaît point Jésus, conclut : d'ailleurs, Satan vient aussi pousser une âme qui penche déjà de soi-même vers le désespoir et le découragement ; il vient lui représenter les exemples de colère, et lui mettre dans l'esprit et devant les yeux les menaces et les paroles que Jésus-Christ et son Esprit emploient pour frapper et pour humilier les cœurs impénitents et qui sont dans la sécurité. C'est ainsi que le mal est augmenté, et que le découragement et le désespoir s'accroissent dans l'âme. Mais que nous apprend la sagesse du Saint-Esprit ? Elle nous propose un Dieu qui ne veut point épouvanter plus fortement ceux qui le sont, ni briser davantage ceux qui sont déjà brisés, mais un Dieu qui aime des esprits froissés, affligés et humiliés, qui entend et qui écoute les voix et les gémissements des désolés.

Mais à moins que le Saint-Esprit ne nous verse dans le cœur cette divine sagesse, elle sera sans fruit quand même nous en entendrions parler. Car les cœurs naturels ne peuvent point recevoir ni comprendre cette sagesse céleste ; mais quand ils sont affligés et pressés du sentiment de leurs péchés, ils n'osent pas seulement prier ; et quoique je n'aie pas une grande expérience de ce triste état, cependant j'ai éprouvé quelques fois combien il est difficile, au moment de la lutte et du combat, de dire à Dieu : Seigneur, aide-moi, de le dire avec foi, parce que les cœurs, quand ils sont dans le sentiment de la colère de Dieu, ne voient et ne connaissent rien qui puisse les consoler, de sorte que de leur nature, ils s'enfoncent et se livrent au désespoir et au découragement.

C'est pourquoi je vous exhorte, vous qui devez être un jour des pasteurs d'âmes, lorsque vous verrez les pauvres consciences dans l'extrémité et travaillées par les dards du désespoir, à leur apprendre à se relever, et à les instruire de manière qu'elles prennent courage et qu'elles puissent commencer à espérer, parce qu'il est écrit ici que de tels cœurs, ainsi affligés et humiliés, sont des sacrifices très agréables à Dieu, et qu'il regarde avant toute autre chose ; c'est là le culte qu'il demande à tous les hommes, et c'est pour les obliger à lui rendre ce culte d'un cœur froissé, qu'il envoie les pestes, les famines, les guerres, et toutes sortes d'autres fléaux, afin que sentant l'affliction et étant humiliés sous sa main, nous espérons en son secours. Car il frappe afin de nous convertir, mais nous, nous regardons ces coups et nous les recevons comme des choses qui nous éloignent de lui et qui nous font fuir de devant lui : il nous afflige afin que nous disions par expérience avec David : Le sacrifice de Dieu, c'est un esprit froissé. Mais nous, ou nous courons dans un couvent, comme chez les Papistes, ou nous

cherchons quelque autre moyen empirique de nous guérir et de nous soutenir : c'est ce que le Prophète Ésaïe dit : Et ce peuple ne s'est point retourné vers celui qui le frappait. Voici la disposition générale de la raison : Quand elle est destituée de la parole et de l'Esprit de Dieu, elle fuit de devant Dieu, comme Pierre qui voulait que Jésus-Christ se retirât de lui ; sans doute s'il avait été proche du rivage, il se serait jeté dans la mer, pour éviter la présence de Jésus ; et cependant Jésus enseigne la même chose que notre psaume ici, savoir qu'un esprit froissé est agréable à Dieu, c'est pourquoi il rassure Pierre et lui dit de ne point craindre.

Vous voyez donc bien que notre théologie n'est pas pour les pécheurs endurcis et impénitents, qui sont sans sentiment de leurs péchés, ceux-là n'entendent rien et ne savent rien de ces choses spirituelles et divines, au contraire ils les persécutent tous, tant les Princes et les Magistrats que les Docteurs et les gens d'Église. Mais cette doctrine et cette théologie sont pour les âmes affligés, misérables, qui combattent contre le désespoir, afin de les consoler et de les fortifier ; ce sont ces âmes-là qui sont languissantes et malades, et qui par conséquent ont besoin d'un médecin et d'un médecin qui leur dise et qui leur fasse sentir que leur maladie n'est point à la mort, mais qu'au contraire, c'est un agréable sacrifice à Dieu. C'est cette médecine qui adoucit les douleurs inexprimables que ces âmes-là sentent ; il n'y a point d'autres remèdes ; mais le monde aveugle et nos adversaires, parce qu'ils ne comprennent rien à ces choses, s'en moquent et les regardent comme des folies, pourtant le Saint-Esprit en juge bien autrement ; il nous dit que c'est la vraie sagesse divine, que d'espérer la miséricorde dans ses plus grandes angoisses et dans ses plus grands combats contre le désespoir, et qu'au contraire lorsque nous sentons nos cœurs présomptueux et assurés, nous devons alors le plus craindre. C'est ce culte-là que le Prophète estime plus que tous les sacrifices, et il nous invite, quand nous voudrions offrir à Dieu un sacrifice qui lui soit agréable, à ne point chercher des hécatombes et des holocaustes, mais à chanter par expérience cet hymne du Saint-Esprit : *Les sacrifices de Dieu sont un cœur froissé*, afin que nous croyions et que nous nous assurions que nos tristesses, nos afflictions et nos douleurs sont agréables à Dieu, et que nous nous confions en sa miséricorde.

Ô Dieu, tu ne méprises point un cœur froissé et brisé, ajoute le Prophète ; il dit *brisé*, non simplement par une manière de parler, mais véritablement, comme réduit à petits morceaux, et comme menuisé et prêt d'expirer dans le sentiment de son désespoir ; c'est un tel cœur, dit-il, ô Dieu, que tu ne méprises point

comme notre raison nous le veut faire croire, mais tu le reçois et le regardes avec plaisir. Vous voyez aussi que notre théologie est une parole de vie et de justice, parce qu'elle combat, et qu'elle relève et soutient une âme contre le péché et contre la mort, et elle ne peut être expérimentée que dans le péché et dans le sentiment de ses infirmités. C'est aussi une parole de joie et d'allégresse dont on ne saurait exprimer la force, ni expérimenter l'efficace, à moins qu'on ne le fasse dans la tristesse et dans l'affliction. Mais nous autres hommes, nous voudrions bien éprouver la joie et la vie, nous ne voudrions point être exposés aux tentations de mort, de péché et aux tristesses spirituelles : voilà comment nous sommes de bons et de braves théologiens.

Il nous faut donc apprendre et savoir qu'un chrétien doit être exposé et se trouver comme au milieu des courants et des flots de la mort, au milieu des remords et des frayeurs de sa conscience, et même au milieu de l'Enfer et entre les dents du Démon, et que pourtant dans cet état-là, il faut qu'il retienne la parole de grâce et de vie, et qu'il puisse dire alors : « Toi Seigneur, tu m'es pourtant favorable, parce qu'il est écrit, qu'il n'est point de sacrifice qui te soit plus agréable qu'un cœur froissé, et que le sacerdoce qui est véritablement reçu de toi, c'est celui par lequel des cœurs contrits et humiliés te sont offerts. » Le Pape, quand il offre son sacrifice de la Messe dans une pompe plus que royale, est une puanteur aux narines de Dieu, et lui est en abomination ; tandis qu'un pauvre pécheur qui lui dit en frappant sa poitrine : Seigneur, sois apaisé envers moi, comme le péager pénitent (Lc 18), lui est agréable et recevable. C'est une telle âme qui est devant Dieu un vrai Pape, un véritable sacrificateur, agréable à Dieu et qui offre des sacrifices auxquels il prend plaisir, qui sont un esprit froissé, brisé, et qui pourtant espère en ses miséricordes.

Nous avons donc dans ce verset une définition et une description de Dieu qui est toute pleine de consolation, savoir que Dieu est un Dieu qui aime les affligés, qui a pitié des âmes humiliées, qui pardonne à ceux qui sont tombés et qui supporte les faibles et les infirmes. Peut-on donner une idée de Dieu plus douce et plus consolante ?